

Le secret du sacristain

Lorsqu'il poussa la lourde porte de bois, une émotion étrange le submergea, tous ses sens en alerte. Il interrompit son geste. Ce n'était pas la peur. Il s'était longuement préparé à cette petite aventure et avait envisagé à l'avance de multiples scénarios, imaginé les gestes qu'il faudrait accomplir avec précision, les obstacles improbables ; son sac à dos recelait plusieurs outils utiles à différents usages.

Et le fantôme du sacristain lui avait insufflé une audace nouvelle qu'il n'aurait pas soupçonnée quelques jours auparavant, quelques jours seulement avant la grande révélation. Un afflux de sensations puissantes le bousculaient en cet instant, auquel ses études d'Histoire ne l'avaient pas préparé.

Florentin - ses parents tous deux férus du Quattrocento l'avaient affublé de ce prénom à la fois ridicule et superbe - Florentin n'avait pas imaginé être un jour confronté dans tout son être à des sensations si brutalement surgies d'un passé vieux de presque trois siècles.

En franchissant la porte dérobée sur le flanc est de l'Auberge de la Porte à la rose, il convoqua une cacophonie visuelle, sonore, olfactive, une bouffée de chaleur envahissante et grasse. Mariette s'affairait d'un convive à l'autre, son petit tablier blanc circulait avec aisance entre les tables de noyer sombre et ses gestes sûrs versaient ici une rasade de vin violet, là une louche généreuse de soupe aux choux dans laquelle flottaient quelques croûtons autour d'une épaisse tranche de lard. On l'appelait à droite, on la houspillait à gauche, c'était l'heure bouillonnante où tous les estomacs pressés exigeaient leur dû. Ceux qui n'avaient pas les quatre sous requis pour payer leur repas se nourrissaient des fumets ambiants et se contentaient de siroter lentement une chope

de cervoise ambrée dont la mousse s'attardait dans les moustaches. De temps en temps, un rot retentissant se frayait un chemin entre les cliquetis des timbales en étain, les raclements de cuillères qui ne laissaient aucune chance aux dernières bribes de pomme de terre et rendaient l'écuelle de grès propre comme un sou neuf. On aboyait des ordres de la cuisine, le patron s'agaçait. L'aubergiste, le Père Grégoire, n'était ni gras ni rougeaud, comme sur toutes les images d'Epinal, il n'avait pas eu le temps de faire fructifier sa panse sous son épais tablier de drap bleu. Il était au contraire petit et sec, un concentré d'énergie dévoré par la passion du métier et l'appât du gain. Il se laissait bien aller parfois à trinquer avec le client - il faut ce qu'il faut !- mais sans s'attarder car la tâche était lourde et il ne pouvait guère compter sur son niais d'apprenti ni sur sa grosse Berthe essoufflée par un trop-plein de fatigue.

Pourtant, la porte que Florentin s'apprêtait à franchir n'était pas celle de la salle à manger bourdonnante ni celle de la cuisine aux vapeurs salées. Non, sa mission n'était pas d'ordre culinaire, elle était d'un tout autre acabit, elle relevait à la fois du spirituel et du ténébreux ! Il s'apprêtait à forcer la porte de la cave la plus profonde, la plus enfouie de cette auberge mystérieuse qui recelait un secret, le secret du sacristain ...

Quelques mois plus tôt ...

Lors d'une séance de spiritisme entre étudiants téméraires, Florentin et ses amis avaient reçu une visite aussi étrange qu'inattendue, celle du fantôme du sacristain Léonce Le Floch, un serviteur de Dieu zélé, fervent chrétien, à qui avait été attribuée la lourde responsabilité de veiller sur le reliquaire où reposaient, sur un tapis de feutre rouge, quelques ossements précieux : le tibia droit et le fémur gauche de Sainte Rozenn (ou peut-être était-ce le tibia gauche et le fémur droit ?) Léonce avait toute la confiance du bon Père Benoît lui-même respecté de ses ouailles fidèles et le reliquaire doré à l'or fin faisait la fierté de cette modeste église de granit gris perdue dans un village oublié des autorités royales et peut-être même un peu aussi de son Illustre Locataire.

Car les temps n'étaient pas faciles ...

Alors que les ultimes laideurs de la Révolution s'attardaient, que les derniers bonnets phrygiens se balançaient au sommet des clochers encore debout et que quelques révolutionnaires acharnés traquaient les vestiges d'un passé clérical abusif, le timide Léonce se sentit investi d'une mission sacrée : mettre en lieu sûr le précieux reliquaire de Sainte Rozenn, une initiative qu'il mit en œuvre seul sans en référer au Père Benoît dont il tenait habituellement les ordres. Car il fallait agir avec diligence et discrétion.

Plusieurs décennies auparavant, entre la froide église et l'exubérante auberge, un petit boyau souterrain avait été creusé, dont peu de Quintinais connaissaient l'existence. Sans doute permettait-il à ceux qui avaient commis le péché de gourmandise ou de luxure, d'aller se repentir de leurs excès grâce à une petite prière salvatrice ou bien, aux dévots hypocrites, d'aller réchauffer leurs humeurs aigries avec un peu de cervoise ou de vin d'Hippocrate. Peut-être même que certaines de ces âmes contraires, mais tout aussi humaines, s'étaient déjà croisées dans ce soupirail désormais ignoré de la plupart des villageois dont Léonce, par chance, maîtrisait la géographie.

Notre sacristain dévoué s'empara du reliquaire et, armé d'une simple bêche et d'une bougie à la timide flamme orangée, s'engagea courageusement de nuit dans le souterrain humide. Persuadé qu'il ne viendrait à l'esprit de personne d'aller chercher une relique sainte dans une auberge encanaillée, il entreprit d'enfouir le précieux petit coffre dans la cave de l'Auberge de la Porte à la rose. Il creusa un trou profond derrière une vieille étagère où finissaient de moisir quelques tonnelets depuis longtemps vidés de leur contenu.

Et voici toutes les pièces du puzzle réunies : un reliquaire secrètement enterré dans une cave d'auberge ... une auberge dont

Florentin poussa la porte par une nuit tiède de printemps en ce début de XXIème siècle. Les odeurs de soupe aux choux et de vin bleu (chères à Verlaine) avaient en réalité déserté les lieux depuis longtemps et de grands travaux de rénovation allaient débiter pour redonner vie à ce lieu de mémoire. Il n'y avait pas de temps à perdre, cette fois encore. Poussé par cette urgence, le fantôme du bon sacristain qui continuait à veiller sur son église depuis son lit de nuages, n'avait pas eu d'autre choix que d'apparaître devant une assemblée de jeunes étudiants passionnés d'Histoire afin de « délivrer » son lourd secret vieux de 235 ans et tenter d'inverser ainsi le cours du destin tourmenté de Sainte Rozenn.

Lorsqu'il franchit la lourde porte de bois, Florentin munie de sa puissante torche électrique se dirigea sans hésitation vers l'endroit indiqué et se mit à creuser sous l'étagère aux tonnelets moisis. Et c'est avec une profonde émotion voilée d'un soupçon de mysticisme qu'il mit à jour le petit coffret en bois de chêne rongé par les vers. Dévoré de curiosité il ne put se résoudre à attendre son retour à l'air libre et entreprit de l'ouvrir aussitôt...

Il demeura pétrifié de stupéfaction !

Car ce ne sont pas les vieux os rongés de la vénérable Rozenn qu'il découvrit à la lumière de sa torche. Non. Sur le mince tapis de feutre qui avait dû être rouge autrefois reposait une lettre de papier bruni sur laquelle s'étaient étalées, d'une écriture penchée, vacillante, tracée à l'encre noire, ces mots surgis du néant :

Vous avez gagné votre Paradis

Minuit venait de sonner au clocher de Notre-Dame de Délivrance.
Nous étions le 1^{er} avril 2026.

*Martine voisset
lauréate 2026 du premier concours de nouvelles patrimoniales*